

Lexivore

David Ruzicka

à L. et L.

Lexi : grec, lexis, « mots ».
Vore : latin, vorare, « dévorer ».

Il mangeait des mots.

A la Bibliothèque François Mitterrand, la nuit pendant ses heures de garde, il mangeait des mots. Ce n'est pas une image. Il les mangeait, littéralement. Il avait une préférence pour les vieux manuscrits stockés au sous-sol, bien que les acquisitions plus récentes, avec leur goût vanillé, fussent aussi intéressantes. Embauché comme gardien de nuit il n'avait pas grand-chose à faire, juste vadrouiller entre les quatre tours Est et Ouest. Il avait une préférence pour les œuvres latines, les mots semblaient plus dociles et les pages plus molles sous les dents, provoquant de piquants jets de salives. Avant ça, il y a quelques années, en fait juste avant l'ouverture de la Bibliothèque en 1997, il avait travaillé à Bercy avec un autre type et son chien, tournant autour du stade en quête de sprayeurs et autres brouilles nocturnes comme les clochards mourant sous la pluie. Cette expérience ennuyante de quelques mois l'avait néanmoins habitué à la nuit, à la vie la nuit.

On parle du silence, bien sûr. Bien que concrètement le silence ne fût jamais absolu. A la FM – comme il surnommait la Bibliothèque François Mitterrand dans la tradition française des abréviations, le silence, c'était surtout le bourdonnement affable du système de ventilation. Et parfois, les crachotements inquisiteurs de sa radio. Des sons ne servant qu'un seul dessein : rendre le silence plus évident. Sinon, il n'y avait pas grand-chose à faire, ni grand-chose à entendre. Depuis les corridors vert-gris du sous-sol jusqu'aux sommets quasi vides des quatre tours (beaucoup de rayonnages, sur plusieurs étages, étaient vides, en avance sur le prochain savoir), on aurait dit un hôpital pour choses mortes, avec au milieu un parc vide où se promenaient des fantômes de pensées. Le silence nourrissait assez bien toute cette impression de vacuité. D'inutilité.

Il ouvrait un livre au hasard, après avoir soigneusement choisi son rayon parmi les centaines de corridors alignés, garde-à-vous sentencieux de la connaissance, et l'emportait aux toilettes pour éviter les caméras, trop nombreuses. Là, il ouvrait une page, au hasard aussi, et commençait à dévorer. L'astuce était de ne pas manger le livre en arrachant les pages, mais en les suçant lentement hors de leur reliure. On n'est jamais assez prudent : des micros pouvaient être activés un peu partout et le son de pages arrachées aurait troublé le sommeil du collègue derrière les écrans du QG. Les vieux papiers mollissaient rapidement comme du beurre sur la langue, mais les plus récents il fallait les mâcher longuement avant d'avaler. Parfois, se sentant coupable d'un acte incompréhensible, il se punissait en avalant

quelques pages d'un Atlas, du papier glacé, pelliculage toujours très lourd à la digestion.

Les papiers couchés, les couchés machine, les papiers d'édition, les papiers journaux, les papiers d'emballage, les papiers vergés ou vélins, les papiers spéciaux, de luxe, il se permettait d'en ingurgiter de toutes sortes mais sa classification personnelle, par la force des choses, dépendait surtout de leurs compositions fibreuses. En règle générale, il préférait les papiers à forte concentration en pâte mécanique. Il les jugeait aussi en fonction de leur « main », leur résistance et leur épaisseur, leur jaunissement ou à l'inverse l'éclat de leur blancheur, leur transparence aussi car celle-ci jouait agréablement sous les néons de la FM, et leurs odeurs, allant de la poussière boisée des vieux manuscrits à la colle enivrante des couchés brillants. Mais cette observation n'était en fin de compte qu'un prélude. Tout résidait dans le goût, qui dépendait des pigments. En général, les produits naturels n'avaient pas bon goût. Les papiers au kaolin ou à la craie étaient à proprement parler crayeux une fois mélangés à l'amylase salivaire, collant facilement au palais, glissant entre les dents et bouchant les lavabos. Le carbonate de calcium ou l'aluminate de calcium de la plupart des papiers récents avaient par contre un goût assez rafraîchissant de pierre froide, un peu métallique mais très minéral, quoique parfois, lorsque la cellulose dépassait les 50%, trop poisseux. Les papiers plus luxueux, tels que le simili-japon, les papiers de chiffons ou les « pur fil », avec leur épair cotonneux, granuleux, menaçaient trop souvent de l'étouffer, gonflant dans la bouche et l'estomac, difficiles à mastiquer, ils formaient comme des boulettes de chewing-gum toute dures au bout d'une demi-heure de pénible mastication. Non, en définitive ceux qu'il préférait étaient les papiers à base d'oxyde de titane tels que les papiers parchemins ou les papiers bible. Fines, presque douces, comme des crêpes sucrées avec un petit côté cannelle dans le boisé, ces pages, quoique rares, laissaient toujours un souvenir mémorable. Elles étaient rares parce que chères, donc bien protégées.

Lorsqu'on parle de la mémoire de l'humanité, et en particulier bien sûr de la mémoire stockée, par opposition à la mémoire collective ou archétypique, on parle de systèmes de sécurité. Il n'y a pas de mémoire stockée sans base de données et il n'y a pas de base de données sans l'assurance que les informations contenues dans une telle base sont fidèles à la représentation voulue. En ce sens, il se considérait comme le Gardien de la Mémoire. « Le GM de la FM. » Que lui-même fût

friand du support de la mémoire qu'il était sensé protéger ne lui semblait pas contradictoire. Ne dévore-t-on pas nos livres préférés ? Et ne sont-ce pas ceux-ci précisément dont on se souvient le mieux ? La ferveur et la passion, c'est bien connu, ont une influence directe sur la capacité à mémoriser. Dans le processus de mastication, digestion et défécation de ces milliers de pages ingurgitées, il n'y avait donc pour lui à proprement parler aucune perte. C'était presque du recyclage : les mots, au lieu d'être peu à peu informatisés et stockés dans le système des quatre tours de la FM, renaissaient d'une façon ou d'une autre en lui. Il ne voyait pas de hasard dans le fait que l'absorption de plusieurs pages du « Ulysses » de Joyce dans sa version de 1921 par exemple, avec ses pages pourtant fines et douces à la mastication, provoquât finalement une indigestion durable. Il n'existait pas de frontière entre le contenant et le contenu, entre le support et l'information elle-même. En réalité, il considérait son acte comme une libération indispensable des entrailles aseptisées de la Technique (la T comme il abrégait), il était nécessaire, voir indispensable, de sauver ces pages de l'avaléme digital. Les salles de scanners, avec les bouches béantes des machines attendant les automates qui écarteraient dès le lendemain à la première heure les livres au-dessus des surfaces lisses et mortes, le faisaient frissonner. Certes, il ne pouvait rivaliser avec la vitesse de copie et d'interprétation des scanners et de leur OCR (Optical Character Recognition), mais il y avait toujours une marge d'erreur sur ces machines qui impliquait une re-correction manuelle, donc la concurrence n'était pas si disproportionnée. Il lui fallait simplement manger aussi vite que certains lisent et il y parvenait grâce à l'adjonction d'enzymes digestives lors de ses repas nocturnes. Ses problèmes digestifs étaient finalement bien insignifiants à côté de sa mission : sauver la connaissance et la mémoire de leur dissolution binaire. Et avec les ans, son estomac s'était peu à peu adapté.

Son travail se terminait entre cinq et six heures du matin. Les heures froides, l'éclat bleuté des quatre tours, le parc mort au milieu, dans son trou géométrique, la plaine des planches façon pont de bateau où un vent inexplicable soufflait toujours, le béton presque aussi glacial que l'acier et le verre, un paysage tranchant, cinglant, la ruine moderne de l'imaginaire organisé, aseptisé et rangé là-haut, et tout en-dessous, en secret, la lampe à sodium de la mémoire : des livres. C'est un point à souligner aussi : en les ingurgitant, il libérait les livres, leur chaleur, leur intimité, de ce colossal emprisonnement. Il

était la faille, le happement spirituel, le hurlement jubilatoire du livre et de sa mémoire face à sa robotisation. Il vomissait rarement.

Avant d'aller se coucher, il se promenait dans Paris longuement, de la FM jusqu'à la République sous la couverture grise du ciel du matin, à peine illuminé. Il pleuvait souvent, des gouttes éparses dont l'odeur mêlée à la pollution et à l'asphalte lui rappelait étrangement celle de certaines reliures sans fil, à la colle blanche. Ensuite il bifurquait en direction des Halles et de l'église St Eustache, pour assister à la messe. Il était très pieux et avait une belle voix. Il adorait se sentir tout petit et mou sous la pierre fade et magistrale des arc-boutants et des ogives, sous les hautes fenêtres d'où coulait la lumière grise du jour. Il n'était pas croyant devant Dieu, plutôt devant le sentiment d'être minuscule, achevé, comme sous les quatre tours de la FM, un petit rien qui pourtant pourrait tout. Il croyait d'abord dans les mots prononcés lors de la messe, ces mots directement jaillis d'une Bible immense à la reliure de cuir extravagante, ces mots gothiques, ampoulés, tracés par la main d'un titan avec une encre intemporelle, il pouvait les sentir, humer leur présence glissant d'entre les pages et dégoulinant comme de la crème fraîche le long des colonnes jusqu'à lui.

Mais il était là aussi à cause d'elle, la fille en kaki, toujours au deuxième rang. Il l'observait, de derrière ou en demi profil, il ne l'avait jamais vue de face. Ses pantalons plutôt serrés avec des grosses poches de côté et son gros parka vert avec une capuche style eskimo, elle ressemblait à un ours maigrichon sous les liernes et tiercerons de la grande nef, comme tombée là un peu par hasard, mais un hasard répété chaque matin. A la fin de la messe il se précipitait dehors, pour ne pas la voir, pour ne pas la croiser. Comme ces femmes qui s'asseyaient parfois à côté de lui dans le métro, malgré son haleine de papier mâché, il sentait la chaleur de l'épaule dodelinant contre la sienne, entendait le froissement d'un journal et son papier gris et sans goût, apercevait le croisement des jambes, mais jamais il ne regardait leurs visages, ni en se levant pour sortir ni lorsqu'elles arrivaient. Il préférait imaginer le reste, à la façon d'un livre sur les milliers de rangées de la FM, un bon livre qui n'a pas encore été ouvert, senti, léché et mangé. Car le parallèle fait ici n'est pas innocent : l'ingestion de papier, la symbolique de cet acte lié aux mots, à la connaissance, et en définitive à la mémoire, ne doit pas cacher plus brutalement la connotation sexuelle liée à l'écartement d'une reliure, au humage de la fente des pages, au léchage de la tranche, au mordillement des coins et à l'avalement. L'acte final lui procurait un plaisir semblable à la

jouissance, bien que jamais il n'eût connu le plaisir sexuel, solitaire ou autre. Après la messe il ressortait du métro sans plus aucune excuse pour aller dormir. Il dormait deux heures sans interruption, dans un rêve unique et récurrent, presque sans intérêt à force de se répéter.

Il rêvait des quatre tours : la Tour des Temps, la Tour des Lois, la Tour des Nombres, la Tour des Lettres, qui n'en étaient qu'une seule : la Tour de la Mémoire. Les 10 millions de volumes, les 350'000 périodiques, les 950'000 microfiches, les 100'000 ouvrages numérisés, les 900'000 documents sonores et les 90'000 vidéogrammes étaient seulement à l'image de l'unicité qui leur manquait. Il glissait le long des rangées et il sentait une simplicité se cachant derrière cette profusion. Il y avait un secret à l'abris de ces milliers de rangées de titres et de ces milliards de mots. Il y avait la vérité et le salut. Et il le savait. Unique. Et il était le seul à le savoir. Unique. Et il serait bientôt temps de Le révéler. Le LUM devra être ouvert.

« Mon univers est dual, en même temps qu'il est polaire, antinomique et tend à englober une certaine splendeur finale de la rédemption salvatrice. » Il s'exprimait avec un vocabulaire riche et précis, lorsque rarement l'occasion lui était donnée, c'est-à-dire avec l'un ou l'autre de ses collègues somnolents. Il y a cependant un adjectif dont il n'usait jamais faute de le connaître, mais qui lui aurait correspondu parfaitement : son univers était binaire. A la fois dans sa conception du bien et du mal et dans les forces déchirant son existence, à savoir l'attrait et la sauvegarde du Livre Unique de la Mémoire (le LUM disait-il dans un murmure entendu à ses collègues lui répondant mollement de foutre le camp) versus la frénésie digitale des scanners absorbant toutes les collections, y compris les livres rares. Avalement naturel versus robotique, sanctification de la Mémoire versus son entassement brutal et insensé, protection du LUM versus la recherche frénétique des machines en quête du dernier des livres. « La FM est le lieu de la lutte finale entre la T et le LUM, » répétait-il au collègue accaparé moins par ses écrans de sécurité que par « Animaux », et ne sachant jamais s'il parlait d'une station radio locale, d'un explosif ou d'un nouveau type de drogue, le collègue dodelinait un oui pour que le taré, comme ils le nommaient entre eux, repartît faire son tour.

L'indifférence des autres l'effrayait. Leur cynisme le dégoûtait. Leur apathie l'alarmait. Leur ignorance l'inquiétait. Le beuglement rituel des médias les vidait comme des porcs égorgés et retournés, et tout ce sang sur le carrelage, c'était le sang du Christ que personne ne pouvait

plus voir. C'est pourquoi il était temps de Le révéler, d'une part pour éviter l'emprisonnement du LUM au sein des scanners, et là-bas Dieu seul sait ce que les machines en feraient, avec tous ces pointillés d'êtres mi-humains mi-connexions qui y accéderaient dans la plus sublime banalisation, d'autre part parce que l'époque respirait la fin, la grande fin, qui ne pouvait avoir de commune mesure que sa propre abondance, sa propre faim de la mémoire mâchée par lui lors d'un rituel dont la gourmandise devait contrecarrer la fadeur de l'humanité, la « nullanité », soupirait-il en parcourant les rangées du sous-sol avec un pâté de page coincé entre les dents, la nullanité. Et bien sûr, le temps pressait, car les scanners, dans leur obscurité de sodium, n'arrêtaient pas de scanner, rangée après rangée, ils finiraient par Le trouver.

Parfois au début de ses tournées il rencontrait encore du public dans les étages autorisés. Des fac-similés de sagesse commune faisant semblant de savoir et de se rappeler, mais ils venaient vers lui, lui demandaient des informations, des directions. Il leur répondait invariablement : « Non, je ne puis vous répondre. Si je vous donnais toutes ces informations, tout mon ascendant sur vous serait à jamais perdu. En effet mon ascendant repose sur le fait que je connais la réponse à votre question, alors que vous l'ignorez. Je tiens donc à garder cette supériorité. » Il poursuivait son tour, hochant de la tête et murmurant encore pour lui-même : « Nullanité, nullanité. » Au-dessus de lui nuit après nuit, les néons bourdonnant et leur gaz inerte semblaient décidément bien à l'image du bruit inutile et de l'inertie du monde.

Son temps se mesurait en rangées. Non pas qu'il avalât ses livres rangée après rangée, au contraire son cheminement dans les corridors de la FM d'un livre à l'autre suivait une règle d'or de son invention, imaginée après la digestion de la « Kabbale », mais il avait constitué une unité de mesure personnelle basée sur un bloc de trois livres de taille moyenne. Il appelait cette unité le « biblioc ». Dix bibliocs étaient nécessaires pour arriver à une rangée moyenne. Cela correspondait grossièrement à un mois lunaire, mais il est utile de souligner que les jours et les nuits, les semaines et les week-ends, le travail et les vacances, dans son esprit, n'amenaient aucune autre temporalité que celle rappelant le rythme des messes les matinées suivant ses heures de veille. Sinon, les nuits et les jours se confondaient en une boule grisâtre au fond de sa gorge. Il travaillait dur, il travaillait à la FM depuis plusieurs milliers de bibliocs. Et bien sûr, plus le temps passait,

plus il était difficile de garder secrète son activité de Gardien de la Mémoire. L'urgence qu'il ressentait n'était donc pas seulement liée à la concurrence des scanners, mais aussi au fait que certains dirigeants commençaient à suspecter d'étranges disparitions dans diverses collections. Il surprenait de plus en plus souvent, le soir après la fermeture, le regard torve du chef de la sécurité, pendant qu'il revêtait son uniforme.

« Comment allez-vous ce soir, pas trop fatigué ? »

« Oh moi Monsieur vous savez, tant que je mange bien, je vis bien. »

« Moui. Une alimentation équilibrée certes. Mais je vous trouve le teint un peu... gris. »

Il avait eut de la peine à cacher un sursaut.

« Mais... C'est-à-dire... Intérieurement cela est évident, un équilibre certain... Il s'agit de mots tout de même avant tout. Donc du noir et du blanc. D'où le gris sans doute. Il est vrai aussi que je n'ai jamais réfléchi à la composante calorique. Pas plus qu'à l'équilibre des graisses et des protéines, et c'est entièrement mon erreur vous avez raison. En même temps, n'est-ce pas, je me soucie avant tout de la nourriture et de l'équilibre de ma mémoire, versus la T, on se comprend. Le contenu de la FM en fin de compte est fort varié mais je respecte une règle d'absorption que je sais sans faille ! »

« Ah ! Vous faites un régime ? Je suis contre les régimes en règle générale, qu'une fichue arnaque pour vendre encore plus de produits et nous délester plus vite de nos salaires. »

« Hem, oui, mais moi on me paie pour cela n'est-ce pas ? »

Il avait appuyé un tout petit peu sur son clin d'œil. Le chef l'avait observé d'un air légèrement effaré.

« Bien. Je souhaite simplement que rien de tout ceci n'entrave votre travail. »

« Oh non ne vous faites pas de souci : je suis rapide et je mâche tout en marchant. »

Il avait rigolé parce qu'il trouvait son jeu de mots assez sympathique, mais étrangement cela ne lui avait valu comme réaction de la part du chef qu'un autre regard de biais, plus appuyé. Plus les bibliocs passaient, moins il considérait son activité comme subalterne et secrète, et un certain ralentissement dans le rythme de ses rondes, en même temps que de fréquentes disparitions dans les toilettes du sous-sol, éveillaient sans doute quelques soupçons. Son activité d'accumulateur de la Mémoire possédait cette ambiguïté propre à une

activité à la fois criminelle et messianique. Il devait se cacher du regard des caméras mais aussi se dévoiler à ces quelques élus en mesure de deviner et de comprendre. Bizarrement – il l'avait senti en ingérant Kafka, son supérieur hiérarchique avait un rôle à jouer, il devait faire partie de sa mission.

Cette révélation allait rapidement se confirmer puisque quelques bibliocis plus tard, événement crucial dans l'existence du Gardien, son chef le surprit en train d'arracher et d'avalier des pages d'Aristote, un ouvrage remarquablement proche du LUM lui-même, dans les toilettes centrales de la Tour des Lettres. Sa matraque avait tout de suite fracassé le crâne du chef, c'était un réflexe inné. Ce fut peut-être, selon l'interprétation qu'on en fait, le premier sang versé de sa révolte. De découper grâce à la scie de son gros canif suisse le corps de son supérieur dans les toilettes, qui n'étaient pas surveillées, et de l'emmener bout après bout durant chacune des rondes du reste de la nuit, vers les gros brûloirs des bas étages, fut sans doute une bonne initiative. En effet, personne n'avait été mis au courant de cette visite surprise du chef, pour lequel un bon contrôle devait se faire dans une discrétion absolue, sinon les collègues se communiqueraient entre eux sa présence, et aucune trace de son passage n'avait été remarquée sur les écrans de contrôle. Il ne resta en définitive de ce premier sang versé qu'une légère odeur de boucherie dans les narines perplexes de la femme de ménage s'occupant des toilettes le lendemain matin.

Il n'avait somme toute pas beaucoup de remords. La culpabilité était une notion qu'il ne comprenait pas. Tout au plus considérait-il qu'une nécessité impérieuse survenait parfois, dans laquelle la balance de la justice devait faire valoir pleinement ses droits. « Or la justice est détenue justement par celui qui doit décider d'agir, ou de ne pas agir », murmurait-il à certains clochards. Il était allé dans le sens du sang versé parce qu'un sacrifice lui avait immédiatement paru plus juste que le dévoilement du secret du LUM. Il aurait pu certes arrêter son bras, mais le regard si ahuri du chef lui avait fait comprendre, et même plus, lui avait ordonné, de faire ce choix. Cela il le nommait, un réflexe inné. « Un réflexe de préservation, car le Gardien ne doit en aucun cas mettre sa tâche en danger. » Il devinait cependant, tout en mâchouillant un almanach récent, que cet événement représentait la pointe infime d'un iceberg grandiose sur le point de jaillir des flots.

Il remarqua que son monde s'élargissait lentement après le sacrifice, puisqu'il parlait plus facilement aux clochards. Son nouveau

chef était d'ailleurs beaucoup plus borné, ce qui soulignait l'inanité d'un éventuel accord avec le système hiérarchique.

« Je n'ai plus de sens. Contrairement aux autres, je ne considère pas que le monde n'a plus de sens. Nooon, non non. Le monde a un sens, c'est forcé. Le monde a toujours un sens. Moi je n'ai plus de sens, et vous savez pourquoi ? Parce que je ne vois plus les tranches des livres, je n'entends plus les messes, je ne goûte plus les pages, je ne sens plus les reliures, et mes doigts ne touchent plus que des cadavres. Des idées mortes. Je suis l'estomac des idées mortes. Vous voyez ces quatre tours au-dessus de votre tête ? C'est moi. Je n'ai plus de sens parce que je suis vide comme elles, je suis vidé par la pesanteur des mots. Mais, justement, et je vois dans votre regard que vous avez compris, cela est nécessaire, parce que c'est par l'insensé que naîtra le sensé, parce que c'est par l'absolument absent que viendra l'absolument présent. Ouiiii, oui oui, vous me devinez c'est incroyable. Je suis le Gardien de la Mémoire, mais de ce fait je suis aussi celui par qui les portes de la Mémoire s'ouvriront. Pour cela, je suis taché de sang, parce que le sang est l'œuvre inévitable de celui qui veut ouvrir les portes. Et d'ailleurs votre incroyable perspicacité confirme le début d'une nouvelle étape dans le plan qui m'a été adressé. »

Il avait pris l'habitude de parler ainsi à un clochard du côté du MK2 Cinéma nouvellement construit aux abords de la FM, un type ivre mort dont les yeux brillaient violemment, étalé sous les néons rouges et hagards du cinéma, entendant son discours central aux heures où le soleil se lève, derrière le rideau d'une pluie fine et collante.

Et ses nuits se poursuivaient, enchaînées aux jours, enchaînés à un sommeil bi-horaire et mono-onirique, mais un sentiment approprié, car toute chose naissante est appropriée, le rendait attentif aux futures transformations. La chose était pourtant si évidente qu'il ne la remarqua qu'après une semaine de labeur vorace. Il s'agissait des volumes de l'Encyclopedia Universalis, et la nuit du solstice d'été, à mi-chemin des lettres O à P, il vit enfin la suite de son chemin. Les épaisses couvertures de l'encyclopédie dans sa version de 1972 étaient toutes vert kaki. Vert kaki. Le collègue devant ses écrans et ses capteurs sonores entendit cette nuit un long rire comme jailli de nulle part, un rire qui semblait répercuté par les capteurs des quatre tours ensemble.

Le vert kaki, c'était pour la fille à la messe et pour la couleur de la croix à l'église St Eustache. Evidemment. Dès les premiers jours de son apparition, une voix lui avait bien dit : « Approche-toi d'elle, car

elle est belle. Et la beauté, c'est comme une cathédrale, c'est haut et grandiose, mais une volonté agit, depuis les catacombes, une volonté qui portera ta voix encore plus haut. » Et il se rendait compte que cette volonté agissante, c'était lui-même, et à travers lui, la toute-puissance du LUM. Quand la messe finissait, il ne se précipitait plus vers le porche, il ne dévalait plus les marches en direction du métro, non, il restait là au milieu de la nef, tremblant, attendant qu'elle se retournât, qu'elle le vît seul immobile entre les vitraux, que le vert kaki encyclopédique de son pantalon fût au fond de ses yeux. Et cela survint, et il vit en elle les tomes de l'encyclopédie défiler, les rangées tomber l'une après l'autre, les livres brûler contre les colonnes divines, jusqu'au LUM du fond du labyrinthe de la Mémoire, intacte dans les yeux de cette femme qui lui chuchotaient : vas-y, parle-moi, parlons, maintenant et à jamais. Il s'était avancé vers elle en lui murmurant : « Vous savez sans doute comme je vous cherche. » Elle lui avait répondu dans un sourire mélancolique : « Qui cherche trouve. » Sans prêtre et sans serment, une invisible union fut ainsi scellée sous les voûtes silencieuses, un matin pluvieux du début d'été. C'est à l'époque de cette rencontre qu'un autre rêve récurrent commença.

« J'ai vu une plaine de foules hurlant et maudissant sous un ciel rouge, ils hurlaient, défigurés et enracinés dans le sel de leurs larmes, un seul mot unanime : argent, argent, argent. Il y a une lutte intérieure et deux sabres brillent, l'un a l'éclat bleu et pur, l'autre est rouge incandescent et il brûle. Lorsque les deux sabres se touchent, les foules hurlent leur rage et leur peine. Et il n'y a pas de mot pour parler de leur douleur. Ils croient se libérer par l'argent, mais pourtant c'est de l'argent qu'il faut les libérer, et c'est pourquoi il y a tant de haine dans leurs cœurs. Le démon les a rejoint, et les élus vont maintenant devoir se retourner et se battre. »

Elle écoutait, le menton appuyé au creux de ses mains comme une petite fille, avec en arrière-plan la foule d'un bistrot d'Oberkampf. Elle posa sa première question à celui qu'elle considérait déjà comme son maître.

« Mais l'argent, il est partout, on ne peut pas lutter contre ça ! »

« Un berger constate que ses brebis tombent malades l'une après l'autre, et il les soigne l'une après l'autre, mais au fur et à mesure qu'il les guérit les autres tombent malades, et cela est sans fin. Alors il décide de chercher un spécialiste de la génétique moléculaire qui lui

propose un vaccin, et tout son troupeau est guéri. Il ne faut pas soigner la maladie, il faut soigner le mal. »

Elle écoutait, la voix du Gardien la rassurait dans le brouhaha incohérent des bistrotiers, car il détenait des réponses, c'était clair, et il allait bientôt agir.

Il ne connaissait pas d'autre désir que celui de manger des pages. Le désir charnel tout au plus était-il limité à sa capacité à voir la beauté d'une femme. Cette beauté n'était pas liée à des préceptes esthétiques, mais plutôt à l'intensité du contact qui aurait existé entre lui et toute créature, comme l'intensité du contact entre un livre au goût exquis et son esprit. Il en découlait forcément une union de mots. Car « c'est par le mot que tout sera détruit, et c'est par le mot que tout renaitra. » L'union avec son chef sacrifié, l'union avec le clochard et l'union avec cette fille en vert kaki étaient finalement la même et unique, une union de mots. Elle était charnelle tout en étant spirituelle, intime et universelle, essentielle et diffuse. Un bref rayon de soleil éclaira le front de cette femme assise de l'autre côté de la table, les yeux rivés sur lui, et il comprit que désormais il lui fallait parler, que par elle sa voix serait entendue.

A la Bibliothèque François-Mitterrand, certains chercheurs avaient déjà remarqué ce gardien de la sécurité excentrique. A la plupart des questions habituelles, comme « où sont les toilettes », « la salle des lettres s'il vous plaît », « quel labyrinthe, je n'arrive plus à trouver la sortie... », il ne répondait pas, ou seulement en murmurant à part lui des phrases assez incohérentes, semblait-il. Par contre, si par hasard la question relevait plus du savoir d'un bibliothécaire, ses réponses étaient précises et directes. Il juxtaposait plusieurs ouvrages qui auraient pu se révéler intéressants par rapport au sujet recherché, il faisait la jonction avec d'autres ouvrages dont le thème était proche et dont certains passages, et là il les citait par cœur, avec les numéros de pages et toutes les notes qui auraient pu éventuellement apporter d'autres liens significatifs, relevaient précisément du thème en question. Bref, il réalisait en quelques minutes une recherche analytique, transversale, parallèle, devant des chercheurs d'abord étonnés, puis franchement sidérés. Mais pendant longtemps, cela avait été considéré comme une simple coïncidence par les uns et par les autres individuellement, se disant : « Tiens, il connaît bien le sujet, celui-là. » La rencontre avec la fille en vert kaki allait coïncider avec la fin de cette partialité. Elle répandait des rumeurs à la FM. Elle y

arrivait en fin d'après-midi et y restait jusqu'à la fermeture, choisissant des livres que le Gardien lui avait conseillé. A la cafétéria, elle parlait beaucoup du Gardien, de son savoir caché et du LUM, et certains chercheurs habitués des lieux firent assez vite le rapport entre le discours enthousiaste de cette jolie fille et l'énergumène en uniforme capable de citer des extraits les plus variés.

Ce phénomène ne l'avait pas étonné outre-mesure puisque jusqu'alors il ne parlait qu'à lui-même ou à de rares personnes croisées par hasard lors de ses promenades, des gens qui devant l'abondance excentrique de ses discours disparaissaient assez vite. Maintenant qu'il avait dans la fille vert kaki un public régulier et attentif, il devenait plus bavard et le phénomène par lequel il se voyait capable de restituer oralement la Mémoire des tous ces livres ingurgités, pêle-mêle, dans une logique qui lui était propre mais avec de mots qu'il s'appropriait, ce phénomène l'effraya d'abord un peu. Non pas bien sûr cette faculté autistique de photographier les pages avalées, cela il le sentait depuis longtemps, il sentait depuis longtemps comme il se remplissait doucement des mots de l'humanité entière, mais il avait plutôt peur que les gens lisent en lui à livre ouvert. Car les gens sont par définition nombreux et il ne voulait pas tous les avoir comme lecteurs de son âme. « La quantité, il faut se méfier de la quantité, car tout de nos jours est affaire de quantité et non, comme il le faudrait, de proportions. »

« Tu dois rendre grâce au miracle de nos retrouvailles, mais fait attention aux directions que prend ton enthousiasme. Tu es joyeuse, tu es rayonnante depuis que je te parle, cela je le vois bien et cela me comble de joie, mais ce que nous avons à dire ne peut pas être entendu de tous. Certains ont la mémoire courte, pour ceux-là, pour eux-mêmes et leur sauvegarde, il faut se taire. Nous ne parlons pas pour la mémoire collective, nous parlons pour la mémoire de chacun. » Ainsi conseillait-il la jeune fille, qui le comprenait, et qui grandissait, dans le cœur et dans l'esprit. Elle avait déjà mangé son premier biblioc.

Quant à lui, il avait découvert sur quelle base se construirait son auditoire, les élus. Cette invention, le biblioc, n'allait pas être seulement une lubie personnelle. Qui voudra écouter plus qu'entendre, devra avaler. Devra sentir, humer, goûter. Et digérer. Un chercheur en histoire du Moyen-Age, Robert N., vint à lui, après l'avoir cherché dans toutes les salles juste avant la fermeture, sur les conseils de la jeune fille. Dans certaines oreilles attentives, prêtes, une rumeur

grandiose le précédait, c'était l'œuvre incessante de la jeune fille. Le chercheur, pourtant âgé, l'avait approché timidement :

« Monsieur ? Mon nom est Robert N. et j'aimerais... comprendre un peu plus. »

« Comprendre ? Comprendre quoi ? »

« J'aimerais... goûter à la Mémoire, au savoir, et comprendre. »

Il ne décela aucune fausseté dans son regard tremblant. Il tripatoquilla un moment sa Maglight, puis sortit lentement le trousseau de clés de sa sacoche.

« Bien. Elle a fait un bon choix, je crois. Suivez-moi très cher. »

Ils marchèrent bien après la fermeture dans les corridors et les escaliers de la FM, d'une tour à l'autre, ils franchissaient des portes inconnues qui toutes s'ouvraient, et ils recommençaient, sans cesse, montant, descendant, parfois il s'arrêtait devant un ouvrage, le sortait de la rangée, puis le rangeait et repartait, sans fin, que les bourdonnements de la lumière et les soupirs de la ventilation. L'autre soufflait, demandait souvent à se reposer au milieu d'une tour, ce que le Gardien lui accordait sans un mot. Il lui fallait passer le barrage de sa propre naïveté, il en était conscient. Même si la fille, très lucide et amicale, représentait un filtre efficace entre les gens et lui, il se méfiait toujours : les autres, il ne les connaissait pas, les êtres vivants, il ne les connaissait qu'au travers des mots, et les mots sont des essences, des soulèvements continus d'âmes, non la chair, si concrète et rudimentaire. Si trompeuse.

« Mais, mais, excusez-moi, heu, Gardien, où allons-nous ? Me montrerez-vous le LUM ? »

Et là il s'est arrêté, il a rit longtemps. Décidément, ses rencontres avec l'être humain oral lui apportaient beaucoup de joie. Le premier sang versé n'avait été en effet que celui de sa naissance au monde. Ils s'étaient arrêtés dans le Tour des Nombres, devant une rangée d'ouvrages traitant de la mathématique des réseaux, ça sentait la colle fraîche, tous très récents.

« Vous êtes drôle, Robert N. Non je ne vous montrerai pas le LUM. C'est pour lui que nous nous battons, contre son avalement numérique, pas pour son contenu. De même qu'on ne se bat pas pour être investi de l'essence divine, mais on se bat pour Dieu, contre le mal. »

Il choisit trois ouvrages au hasard, bien qu'il précisât :

« Il est forcément juste que nous nous soyons arrêtés ici. Ainsi est-il écrit quelque part dans un livre que je n'ai pas encore eu la chance de goûter. Vous a-t-elle mis au courant, pour le biblioc ? »

« Oui bien sûr, je sais cela. Mais comment dois-je procéder ? Dois-je les mouiller avant ? »

« Malheureux ! Surtout pas ! Votre salive doit les mouiller, et rien d'autre. Et vos sucs digestifs doivent finir de les imprégner. »

Le Gardien lui tendit les trois livres. Robert N. en vit les titres, il blêmit.

« Mais mon Dieu, je suis historien, pas mathématicien. Comment vais-je comprendre quoi que ce soit à tout ce charabia ? »

« Ce sera là sans doute votre première leçon, Robert N. : vous ne devez pas comprendre, vous devez sentir. Vous devez goûter, et avaler, ensuite, laissez faire la digestion. Vous devez vous départir de la raison dans cet acte. Car il n'y a ni arguments ni réflexions pouvant convaincre un homme sensé tel que vous d'ingurgiter les pages de ces livres. »

Un problème allait survenir néanmoins, après les rituels suivants. Elodie était passée, la biologiste, puis Victoria, la politologue. Il y avait eut ensuite Olivier, le baroudeur mi-paumé mi-illumine et Laurent, le garagiste. Tous avaient accepté de manger les livres que le Gardien, magnanime, leur avait tendu. Mais le problème à nouveau venait de la hiérarchie. Le chef remplaçant n'avait aucun moyen de goûter à ce qui se passait la nuit entre les murs de la FM.

« Quelques uns de vos collègues m'ont fait part des visites que vous organisez durant vos rondes avec vos amis. Je ne peux pas tolérer ce genre d'activité. Il s'agit ici d'un établissement où beaucoup de secrets doivent être préservés. Et vous êtes là pour veiller à ce qu'il en soit ainsi, pas pour les révéler à votre bon vouloir. Sommes-nous d'accord ? »

« Parfaitement. Mais je tiens à dire que je n'ai pas de révélations à faire. Eux-mêmes doivent trouver un sens à leur passage. »

« Vous avez fait des études ? »

« Non, pas que je sache. »

« Parce qu'en plus de ça quelques habitués des lieux, je parle des responsables bibliothécaires, collectent des étonnements de la part de plusieurs chercheurs et étudiants, à votre sujet. »

« Ah. Quel genre d'étonnements ? »

« Il paraît que, vous avez, une certaine connaissance, générale, approfondie. »

« Vous savez, cela fait quelques années que je travaille ici : j'ai mes repères. »

« Oui enfin ! Vous dépassez les bornes de votre domaine quoi ! On ne vous a engagé ni pour faire des visites guidées ni pour instruire des étudiants ! Enfin bref, il y a aussi cette fille, là, en survêtement militaire, qui, Dieu sait pourquoi, ne parle que de vous. Alors vos admiratrices, si j'en revois une, additionné à tout le reste, c'est la porte, c'est compris ? »

« Oui. Et vous avez raison. Dieu, lui, sait pourquoi. »

La perspective de recourir à la boucherie des temps pré-oratoires ne l'enchantait guère. Outre le chef, il y avait treize gardiens comme lui. Tous des ignares dont le souci existentiel était le résultat du tiercé ou les armes à feu ou les derniers croisements génétiques des chiens de sécurité, ou les trois à la fois. Bien qu'il ne fallût pas se limiter à des à-priori, il les connaissait assez bien, et il y avait peu d'espoir de trouver parmi eux de futurs adhérents à la cause du LUM. Comme trop d'idées abracadabrantes venaient des membres actuels, les Lumiens, selon les propres dires de la fille (cela allait de passer des fausses bandes vidéos sur les écrans de contrôle du QG à remplacer tous les gardiens, en les empoisonnant, par d'autres gardiens acquis à leur cause), il décida de se retirer, c'est-à-dire, exceptionnellement, de faire une ronde dominicale. Il parcourut en secret les corridors jusqu'au lundi matin, avala quelques livres d'une bouche nonchalante, et attendit un signe. Ensuite il marcha comme d'habitude dans le Paris pluvieux jusqu'à la République, bifurqua et se rendit à la messe de l'église St-Eustache. Tous ces événements n'avaient rien changé au rythme scrupuleux de ses journées. Et là, à la messe, à la place où se tenait jadis la fille en kaki, maintenant trop occupée par la diffusion des tracts, les tests de recrutements et la file d'attente des prochains Lumiens prêts à passer la nuit de l'épreuve, se tenait un homme, la quarantaine, bien habillé, avec une mallette de cuir roux à ses pieds. Ce genre de personne qu'on ne voit jamais à la messe mais qui par un hasard qui n'en était pas un, se tenait ici, devant lui, ce matin. En s'approchant de lui à la fin de la messe, il ne fut pas surpris de voir ces initiales briller sur la mallette : T et K. La volonté suprême lui amenait donc son T.

« Une notion fondamentale de tout système hiérarchique, si fondamentale qu'on l'oublie, est qu'il existe toujours quelqu'un au-dessus de soi. Mais si quelqu'un croit qu'il n'y a personne au-dessus de

lui, alors il est rongé par le pouvoir, et le pouvoir le rongeur fait de lui l'esclave de tous. »

Il se tint droit devant Thomas K. ce premier matin de leur rencontre, sans rien dire, se contentant de le fixer. Ce dernier l'observa un moment, mi-gêné mi-inquiet, puis s'en alla simplement en le contournant et en haussant les épaules. Le matin suivant, à la fin de la messe, il alla se poster devant lui à nouveau, sans rien dire.

« Car rappelez-vous bien de ceci : le mot ne doit jamais provoquer le mot, sinon c'est la guerre ouverte, et ce n'est pas ce que nous voulons, nous voulons la paix retrouvée dans tous les cœurs. Alors le mot doit venir du silence, car il en est entouré, et il n'a de sens et de goût que placé dans un juste silence. »

Cette fois Thomas K. s'arrêta et le fixa en retour. Il se tenait droit, une main gantée et sûre autour de sa mallette, il était légèrement plus grand que le Gardien, le bleu de son regard était perçant, calculateur et, ultimement, vide. Aussi vide que son costume. Mais il ne dit rien et après une minute soupira, le contourna et rejoignit le flux de la foule sortant de l'église.

« Le pouvoir ne doit pas être concurrencé. S'il est en place, c'est parce que les hommes ont besoin de chefs pour les guider, c'est parce qu'ils sont perdus sans le sentiment d'être partiellement contrôlés. Ils ont besoin d'être manipulés pour avoir l'impression d'être libres. En conséquence, il ne faut pas remplacer le pouvoir présent, mais le rendre conscient et humble. »

La troisième fois, Thomas K. s'attendait à le trouver en face de lui. Son visage se défigura et il lui fit un sourire faux et enjôleur. Sa voix était calme, ponctuée, le ton de quelqu'un ayant l'habitude de parler en public :

« Bonjour. Sans doute avez-vous quelque chose à me dire ? »

Le silence avait apporté ses mots, il était brisé, et par la brèche maintenant les mots pouvaient jaillir.

« Vous entendez le prêche, mais vous n'en percevez pas les mots. »

« Pardon ? »

« Quand vous parlez, vous parlez pour qu'ils vous obéissent, pas pour qu'ils vous entendent. »

« On se connaît sans doute ? Avez-vous été licencié récemment ? »

« Il y a une masse d'yeux autour de vous, et vous aimez qu'ils vous observent, mais petit à petit vous vous sentez dévoré par ces yeux, parce que vous n'êtes qu'une vitre sur un paysage gris pour eux. Leur

mémoire s'ouvre à vous pour vous obéir et non pour vous aimer. Et c'est pour cela que vous êtes ici. »

« Écoutez, je viens d'entendre un sermon et cela me suffit, merci. Quand j'aurai besoin de me confesser, je vous appellerai. »

Il contourna encore une fois le Gardien et se dirigea vers la sortie d'un pas un peu trop rapide et pesant. Mais le jour suivant, à la fin de la messe, c'est lui qui vint vers le Gardien. Cette fois il était voûté et ses yeux larmoyaient, soulignés par des cernes que son hâle artificiel ne cachait plus :

« Concrètement, vous avez une solution à me proposer ? »

Le Gardien ne sourit pas, ne dit rien pendant plus d'une minute, alors que la foule dans l'allée s'écoulait autour d'eux, l'observa. Puis son visage s'illumina.

« Mais bien sûr, Thomas Kesselring ! »

Il le prit sous le bras cordialement et l'emmena vers la lumière du porche.

« Ce soir, soyez à 21.00 devant la porte de secours Ouest de la Bibliothèque François-Mitterrand, je vous y attendrai. »

Thomas K. était le directeur général des ressources humaines de la Bibliothèque Nationale de France. Ses mains moites séchèrent un peu et un sourire plus honnête se dessina sur son visage : il était heureux d'apprendre qu'une porte de secours l'attendait encore quelque part. Cette nuit-là fut longue et savoureuse, ils marchèrent autour du LUM ensemble et le Gardien lui tendit des livres délicieux. La brutalité de l'acte étonna d'abord Thomas K. puis, tout en mâchant une version originale du « Malade Imaginaire », il se mit à rire du fond du cœur et ses spasmes de joie se mêlaient à des contractions de larmes, accompagné dans ses éclats par la paix lumineuse s'écoulant du Gardien. Ils mangèrent beaucoup ensemble et rirent encore, et le matin suivant, rempli d'une mémoire nouvelle et de mots rafraîchissants, Thomas K. eut encore faim. Quelques semaines plus tard, une vaste restructuration du personnel de la FM était annoncée. Tous les employés furent déplacés ailleurs et remplacés par la file d'attente impatiente que tendit la fille en vert kaki. Désormais, les réunions nocturnes au sein de la FM allaient se dérouler sans entraves.

Le Gardien avait son T. Mais il restait perplexe devant le bonheur et la vitalité de ses compagnons : il lui manquait son deuxième E. Il ne tarda pourtant pas à venir, une nuit d'indigestion venteuse près de la Tour des Lois, comme il le soupçonnait. Un taxi avait crissé, une porte s'était ouverte et une femme en était tombée, à moitié nue. Un type

ivre, blafard et coké lui avait craché dessus : « Tu travailleras dans la mode lorsque tu sauras être une pute, bitch ! » Et le taxi avait crissé. Quelques minutes plus tard ils entendirent un nouveau crissement suivi d'une explosion sourde dont l'écho s'étala loin dans la nuit, puis des sirènes. La Tour des Lois avait parlé, le taxi ne crissera jamais plus et son passager n'insultera jamais plus personne. Emmanuelle M. était allongée devant lui dans une gouille, sa jupe fendue déchirée jusqu'à la taille, son chemisier ouvert, ses bas troués et ses talons aiguille cassés : elle était simplement magnifique. Et il se dit : un ange tombé du ciel n'aurait pas fait mieux. Il se pencha doucement sur elle et ses yeux embués, terrorisés, dégoulinant d'un maquillage qui montrait clairement qu'elle barbouillait sa vie, reculèrent.

« Tu as peur de ton prochain ? »

« Je... sais pas. Que voulez-vous ?! »

« Oui tu as peur de ton prochain, parce que je suis ton prochain.

Et que je suis une faille dans ta vie, une marque de changement absolu. Je ne te séduirai pas, car je ne suis pas la séduction mais l'amour et le souvenir de l'amour. Dans ta mémoire réside ton avenir, et si tu le permets, je ne t'ordonnerai pas, mais te montrerai un chemin vers ta mémoire. Je suis le Gardien du Livre Unique de la Mémoire. »

Emmanuelle pleura beaucoup cette nuit lorsqu'il la promena le long des rangées infinies. Ils croisaient souvent des Lumiens en train de mâchouiller une œuvre ou l'autre, et ceux-ci inclinaient lentement la tête à leur passage, comme devant un roi et une reine. Après quelques heures épuisantes et glorieuses, il lui montra le biblioc qui lui aurait été destiné. Mais comme il s'y attendait, Emmanuelle refusa.

« Qu'ont-ils tous à manger ces livres ? C'est absurde ! En plus ça doit certainement être nocif, tout cet encre et ces pages et cette colle ! »

« Si tu rentres droit dans une vague meurtrière, elle t'écrasera. Mais si tu la rencontres en te mettant un peu de biais, tu glisseras sur elle et tu la caresseras. Oui c'est du papier, oui c'est de l'encre, si tu regardes droit devant toi avec le regard de la raison. Mais ces êtres lumineux que tu as croisé cette nuit ne mangent pas avec la raison, ils mangent avec le cœur. Pour cela, ils sont remplis de joie, car la mémoire du monde les remplit et celle-ci leur ouvre des portes sur un paysage infini. »

« Je comprends mais je n'y arriverai pas. Je ne peux pas voir au-delà du papier et de l'encre. »

« Je sais. Et cela est bon ainsi. Car tu seras l'Immaculée. Tu seras la mémoire de tous : la mémoire vierge. Les forces du mal s'écraseront sur toi sans une marque, sans une blessure, et tu rayonneras devant elles, au nom de nous tous. Tu seras le silence que nous opposerons au brouhaha, tu seras la beauté clairvoyante que nous opposerons aux chaos médiatiques. Par toi, la voix du silence, qui est la sagesse de la Mémoire, fera se taire les indécis et les cyniques, éblouira les vindicatifs et les orgueilleux. »

Depuis cette nuit, Emmanuelle fut muette. Mais chaque Lumien qui la croisait tombait à genoux devant elle, tremblant du désir d'être seulement frôlé. Lorsqu'elle voulait parler, elle écrivait brièvement, et chacun de ses mots étaient si terribles et si grandioses que tout de suite on avait envie de les happer. Les autres, au-delà du cercle de la FM, les autres la craignaient.

Il n'avait rien fait pour que cela se passât ainsi. Il n'avait rien dit dans ce sens ni écrit, et jamais par le passé son souhait n'avait-il été de réunir des fidèles autour de lui. Car il ne pouvait plus le nier : la foule nocturne de la FM grandissait. Il avait seulement voulu être compris. Il voyait cependant que cette compréhension passait par une métamorphose complète, du corps et de l'esprit. Logiquement, plus nombreux ils étaient, plus grand était le besoin de changement. Chacun retournant à son activité diurne emportait une parcelle de leur et d'espoir pour les autres, les aveugles. Après plusieurs nuits de jeûne entre les corridors proches du LUM, il décida de réunir enfin les lettres les plus proches, du R au S. Robert, l'ex historien reconverti dans les technologies réseaux, Elodie la biologiste reconvertie dans l'analyse économique, Victoria l'ex politologue reconvertie dans l'expression créative de l'idéal lumien, comme une publiciste de l'âme, Olivier l'ex baroudeur qui maintenant écrivait, ou plutôt, était le scribe des réunions initiées par la fille en vert kaki, Laurent le garagiste qui avait cessé son activité pour se lancer dans l'édition des textes d'Olivier, Thomas le responsable RH de la BNF qui avait remplacé le Gardien dans l'épreuve de sélection des nouveaux arrivants et qui partageait cette tâche entre plusieurs délégués, Emmanuelle dont le mutisme n'égalait que sa beauté et dont la beauté n'égalait que son aptitude à recevoir la mémoire de tous les fidèles réunis, et la première, la fille en vert kaki, que le Gardien ce soir-là nomma enfin :

« ...Et enfin, voici Sofia, la sage et la Cassandre. Tous vous êtes ici, quatre grandes femmes et quatre grands hommes, des reines et des rois, et mon cœur devrait se réjouir car l'oxymoron de vos prénoms

réunis est un signe d'avenir : Erre, E, Vé, O, Elle, Té, E, Esse, comme « révoltes ». Au pluriel car il n'y a pas de révolution dans le vrai changement, mais au contraire une multitude de révoltes assouvies dans la paix, dans le cœur de chacun. Mais mon âme est triste car j'ai mal agi et que la trahison qui viendra, quand bien même sera-t-elle une trahison, elle sera juste ! »

L'auditoire vide était plongé dans le nuit, seule la scène ou les huit étaient assis devant le Gardien brillait sous les spots. L'écho de sa voix était magistral et timidement, Robert se leva et lui posa la question que tous attendaient :

« Gardien, que vous reprochez-vous ? »

Le Gardien posa longtemps son regard sur Sofia qui cilla et finit par baisser la tête.

« J'ai tué. Pour que la Mémoire du LUM survive j'ai du tuer et cela est mal. Avant j'étais seul et cela ne me dérangeait pas, car je pouvais vivre avec ce mal. Mais maintenant, quelle vérité peut se répandre lorsqu'elle a du pour naître voir le sang ? »

Thomas se leva, d'abord indécis, puis il dit :

« Gardien, la vérité n'est plus, c'est la vie pure que tu répands, et la vie dans sa naissance passe par le sang, comme les révoltes dont nous sommes l'emblème, elles suivront et elles feront des guerres. »

« Mais un meurtre ? »

L'écho de ce dernier mot cisaila les sièges vides. Victoria se leva et chuchota d'une traite :

« Ton bras levé était le premier signe du combat qui nous attend, non pas l'acte apeuré d'un égoïste. »

« Mais qui me pardonnera ? »

Olivier se détacha de son stylo – ce qui explique la coupure dans les discours originaux – et dit en se levant :

« Tu me l'as dit une fois, Gardien, chacun à une mémoire différente et dans l'acceptation de cette différence réside le véritable pardon. Car le vrai pardon est non pas de pardonner celui qui t'a blessé mais de pardonner celui qui pourrait le faire, car ainsi il ne le fera point. Et s'il le faisait, son acte serait vide. Quant aux morts, seul le LUM peut pardonner pour eux et les vivants ne doivent pas entraver leurs vies de doutes et de questions sans réponses. »

« Mais mes mains ne peuvent plus toucher le LUM depuis cet acte... »

Elodie se leva à son tour, pimpante :

« Gardien, tu es la voix du LUM, il est en toi comme tu es en lui et tu n'as déjà plus besoin de le toucher. »

« Et comment puis-je vous guider encore, si mes yeux sont voilés de sang ? »

Laurent se leva lentement et posa ses grosses mains de mécanicien sur la table :

« Gardien, tu as lancé la corde de l'autre côté de la faille sombre de nos vies passées sans mémoire et sans avenir, et maintenant il nous suffit juste de l'attraper pour traverser l'obscurité. »

Le Gardien les observait tous debout devant lui, radieux sur cette scène illuminées comme leurs yeux. Emmanuelle se leva, s'approcha du tableau noir et prit une craie. Elle y écrivit en capitales : « MAIS QUE JUSTICE SOIT FAITE. » Et elle se retourna vers Sofia à côté d'elle, la seule à être restée assise. Tous les regards convergèrent vers Sofia. Celle-ci se leva précipitamment et s'enfuit dans la nuit de l'auditoire, poursuivie par l'écho de la voix du Gardien :

« Comme je vous aime tous ici, fiers et grands devant moi, et celle qui court maintenant dans la nuit et le froid aussi je l'aime ! Mais il y a des événements qu'on déteste et qui doivent se répéter inlassablement tout au long de la mémoire de l'humanité, tel que celui-ci. Parce que le cœur de l'Homme est le même dans le temps et dans l'immensité. Ne vous trompez pas pourtant mes amis ! Si certaines forces se ressemblent, elles n'en sont pas moins la suite l'une de l'autre, et ce qui semblait achevé par le passé sera poursuivi ici ! Paris, hélas, et par les lois des réseaux que notre cher Robert connaît si bien, d'autres grandes villes, brûleront. »

L'arrestation du Gardien quelques nuits plus tard à cause des enregistrements de Sofia n'allait cependant rien changer à l'expansion du LUM. Une expansion qui de secrète et discrète devenait publique et ouverte, s'étendant à toutes les bibliothèques de France, puis au-delà des frontières. Dans sa cellule, le Gardien ne mangeait rien et les parois autour de lui se garnissaient de symboles et de textes nouveaux. L'administration pénitentiaire ne mit pas plus de deux ans avant de le transférer dans un asile psychiatrique. Pour lui, il ne s'agissait pas seulement d'une pénitence, mais surtout d'une traversée. Celle du désert. Maintes fois il fut tenté de jouer la comédie du raisonnable, du soumis et du régulier, maintes fois il rit devant ses geôliers. Il n'avait rien dans ses mains, il n'avait plus la caresse râpeuse d'un livre contre sa joue, il n'avait que ses ongles pour marquer les murs et son

incommensurable mémoire pour remplir l'espace et le temps. Il entendait les autres prisonniers parler du LUM en hochant de la tête et avec les ans il voyait de plus en plus de détenus mâcher des livres qu'on leur envoyait, une lumière si fraîche dans leurs regards. Il n'était rien ni personne mais, cela il le savait, c'était ainsi que son chemin devait aller. Et il se taisait.

Des voisins de cellule parlaient des Huit et du Guide, le Gardien du LUM, ils disaient que le LUM existait quelque part, dans une bibliothèque inconnue et céleste, ils disaient que la radio, la télévision, que tous les médias se renvoyaient l'image d'une femme silencieuse à la beauté époustouflante, qui pour toute réponse à tous les journalistes offrait des phrases ou de courts textes jaillis des cœurs des Huit eux-mêmes. Le Gardien, personne ne l'avait vu, personne ne le connaissait, on disait qu'il errait parmi les condamnés d'un système sourd. Plusieurs asiles avaient déjà été assiégés, des émeutes péniblement dispersées, des polices secrètes inventées, mais rien n'altérerait le rayonnement du LUM. On parlait aussi de salles cachées, à l'énergie fabuleuse, des concentrés de mémoire vivante, qu'on nommait les « mâchoirs ».

Tous attendaient son retour. Des rumeurs se répandaient qu'il était mort et qu'il allait renaître, mais cette fois il allait revenir dans la chair et la gloire, et dans la lumière.

Lorsqu'il fut libéré, il marcha jusqu'à la FM où les Huit l'attendaient, il embrassa Sofia et la remercia, puis il les emmena loin dans les sous-sols, il ouvrit le LUM devant eux, une secousse fit trembler toute la Bibliothèque qui s'effondra quelques jours plus tard et fit trembler aussi, dit-on, toute la Terre et les océans, et il partagea le Livre Unique de la Mémoire entre eux. Il dit alors :

« Je ne suis plus le Gardien mais le Guide, car c'est ici que l'Histoire s'achève et que tout commence. »

Et le passé maintenant n'existe plus que sous la forme de ce témoignage apocryphe que nous avons voulu fidèle.

Bon appétit.